



HAL
open science

La femme est le rêve du citoyen : chansons populaires de Brazzaville

Augustin-Marie Milandou

► **To cite this version:**

Augustin-Marie Milandou. La femme est le rêve du citoyen : chansons populaires de Brazzaville. Journal des anthropologues, 1995, n° 61-62 (L'imaginaire de la ville, sous le direction de Catherine Choron-Baix et Marc Piault), pp.147-153. halshs-00006997

HAL Id: halshs-00006997

<https://shs.hal.science/halshs-00006997>

Submitted on 11 May 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FEMME EST LE RÊVE DU CITADIN

Chansons populaires de Brazzaville

Augustin-Marie MILANDOU
(CNRS, UPR03)

De 1989 à 1992, j'ai entrepris une ethnologie de la vie de voisinage dans les quartiers pauvres de Brazzaville¹, capitale du Congo, ma ville natale. Pour être revenu dans cette ville après de longues années de séjour ininterrompu à l'étranger, j'avais été frappé par une réalité qui du temps où j'y étais n'avait jamais interpellé ma curiosité scientifique, tant elle faisait intimement partie de mon quotidien : la musique populaire. J'avais été frappé par son lien avec les milieux dont elle était l'émanation et la profondeur de ce que, sous les thèmes les plus ordinaires, elle disait de la ville. J'en avais fait dans mon enquête une source orale privilégiée. Mais c'était son réalisme qui alors m'intéressait. C'est en la reconsidérant en elle-même que je lui ai trouvé une dimension véritablement imaginaire. La musique populaire dit la ville pour les milieux dont elle est l'émanation mais elle dit aussi ce qu'elle n'est pas ou ce qu'elle devrait être.

La musique populaire

« Création de blancs, la ville se peuple de noirs », écrivait Jean Dresch dans les années 1940². Poste administratif en 1880,

¹ Augustin-Marie MILANDOU, *Par delà la vie de voisinage. Le pauvre de Brazzaville et l'existence*. Thèse d'anthropologie urbaine. Paris-V, juin 1993.

² J. DRESCH, « Villes congolaises ». *Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie*, III, 1949.

Brazzaville commence à prendre véritablement la forme d'une ville dans les années 1940. Elle est pour les noirs qui s'y installent la ville de toutes les promesses. On travaille toute la journée, mais tous les soirs on se presse dans les bars, pour boire et danser ; les samedis et les dimanches sont des jours de réjouissance.

La musique populaire naît ainsi : du besoin de recréer la chaleur de la vie villageoise. Elle est au départ simplement divertissante. D'ailleurs elle s'applique à reproduire les rythmes des maîtres blancs - la valse, le fox-trot, le tango - et se produit avec des instruments modernes. Antoine Moundaanda avec sa *sanza*, la guitare traditionnelle, est l'une des rares exceptions³. Mais elle va vite devenir la voix privilégiée de l'imaginaire populaire. Car la misère gagne du terrain dans la ville : le chômage et le parasitisme se développent, tandis que les nombreux travailleurs manuels sont sous-payés⁴. La musique populaire est alors la musique de la désillusion, du rêve brisé ; elle dit les infortunes du villageois qui a rêvé de faire fortune en ville. Mais la démographie des quartiers périphériques est à l'époque très particulière. Le sexe masculin est très surreprésenté. Ceux qui se laissent tenter par l'aventure urbaine dans les villages sont, du fait du poids des traditions, des hommes. Et ils sont jeunes⁵ ; ils ont besoin de compagnes, pour leur sexualité mais aussi pour échapper à la solitude des retours du travail et des bars.

C'est ainsi que la femme devient objet de compétition, au même titre que l'argent :

<i>Makambo mibalé ebomi</i>	Deux choses tuent le monde
<i>Imokili mobimba</i>	
<i>Liboso ndé likambo ya falaaka</i>	La première est l'argent
<i>Ya mibalé likambo ya basi</i>	La deuxième est la femme

chantera Kosmos avec les Bantous de la Capitale⁶. La musique po-

³ Sylvain BEMBA, *Cinquante ans de musique du Congo-Zaïre*, Paris, Présence Africaine, 1984.

⁴ G. BALANDIER, *Sociologie des Brazzavilles noires*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1985, 2ème édition.

⁵ G. BALANDIER, *ibid.*

⁶ Kosmos et Les Bantous de la Capitale, années 1960.

pulaire prend la forme du chant d'amour, se fait fidèle interprète de cette situation, c'est-à-dire de ces hommes en quête d'affection et de présence féminine.

Elle est restée cela, même si démographiquement Brazzaville a complètement changé.

On pourrait alors penser qu'elle est devenue un pur produit de l'imagination. Elle ne l'est absolument pas. La musique populaire raconte la ville au travers de l'amour de la femme.

La ville métaphore

L'amour dans cette musique est très souvent inquiet, malheureux, trahi :

<i>Chérie tika ngai na kufa</i>	Chérie, attends que je meurs
<i>Bongo sima o boyo ngai</i> ⁷	Et après tu iras avec un autre
<i>Na yébi bolingo ébandaka</i>	Au commencement l'amour
<i>[ka lokola sukali é</i>	[est sucré
<i>Ékoma na kati ngayi lokola</i>	Aigre au milieu
<i>[citron é</i>	
<i>Na suka bololo lokala</i>	Amer comme la nivaquine
<i>[nivaquine</i> ⁸	[à la fin

L'amour est à l'image de toutes les relations interpersonnelles dans la ville. Les milieux populaires appellent péjorativement celles-ci *bikamarade ya mboka mundélé* (relations du village du blanc). Il ne faut pas voir là une simple figure de style mais une façon de caractériser une manière d'être ensemble. Les *bikamarade ya mboka mundélé* sont sympathie et précarité. Le citadin est toujours en mouvement.

Le thème de la trahison est omniprésent dans les chansons d'amour. Mais peut-être parce qu'elles sont pour l'essentiel l'oeuvre des hommes, elles présentent davantage la femme comme coupable.

Celle-ci est un sujet insaisissable, qui ne se lasse pas de se laisser séduire. La femme est toujours dans cette chanson une beauté rare - on l'aime pour cette qualité - et désirée de tous les hommes de

⁷ Djo Poster et Le Grand Zaïko, années 1984-1985.

⁸ Lutumba et l'O.K. Jazz, années 1980.

la ville ; elle est toujours objet de compétition :

<i>Mwana mwasi oyo</i>	Jeune fille
<i>O wuta wapi ?</i>	D'où viens-tu ?
<i>O zali kitoko nanu</i> [na mona té ! ⁹	Tu es belle comme je n'en [ai jamais vue !
<i>Bolingo !</i>	Amour !
<i>A zali mwasi a vandaka</i> [na Lingwala	C'est une fille qui habite [Lingwala
<i>Ba zali kowéla yé lokola</i> [Coupe du Monde ! ¹⁰	On se la dispute comme [la Coupe du Monde !

Tous les prétendants n'ont pas cependant le même poids dans la compétition. Le plus redoutable de tous est le *moto ya mbongo*, l'homme d'argent, le nanti :

<i>O profité po to swanaki</i>	Tu as profité d'une dispute
<i>Ngai na yo Youyou Moké</i>	Petite Youyou
<i>O kéyi kolingó mwana ya</i> [moto ya mbongo	Pour aller aimer l'enfant [du nanti
<i>Ngai ko mwana ya mobola</i>	Moi, l'enfant du pauvre
<i>To mékana ndéngé nini ?</i> Nzongéla ngai mwana mboka	Comment rivaliser avec lui ? Reviens, reviens
<i>Ngai na bébi awa</i>	
<i>Sentiment motéma na ngai</i> [nyonso	Je suis devenue une loque Je ne cesse de penser
<i>É ké mosika mama</i>	
<i>Kala tozalaka na yo boyé</i>	On n'était pas comme ça
<i>Kiyédi na ngai</i>	Kiyédi, ma chérie
<i>Sûrement ba tambwisi</i> [yo moto	C'est sûr
<i>Na nkasa ya bleue</i> ¹¹	On t'a tourné la tête Avec des billets

La chanson d'amour est la plupart du temps une plainte du pauvre (*mobola*) éconduit au profit du nanti. Elle est hantée par l'argent (*mbongo*). On dit de la femme qu'elle est comme le poisson, qui va toujours du côté où il y a de l'eau.

Mais le pauvre ne désespère pas pour autant de l'arracher au

⁹ Mimi Kazidonla, Eddy'son, années 1980.

¹⁰ Ndombé et l'O.K. Jazz, années 1980.

¹¹ Dino Vagu et L'Afrisa, années 1980.

nanti. A l'argent il oppose l'incommensurable grandeur de l'amour. L'amour, dit la chanson populaire, est mystérieux, divin, vital. Le chansonnier menace sa belle de se suicider si elle ne répond pas positivement à son amour :

<i>Bolingo ébanda</i> <i>Na Adamu na Eva</i> ¹²	L'amour a commencé Avec Adam et Eve
<i>Na komi na point carré</i> <i>N'ésika ngai na mélaka</i> [poison] ¹³	Je suis arrivé au point carré Au point où je bois [du poison]

L'amour est ce qu'il y a de plus humain ; il est don de soi ; il ne peut être monnayé, marchandé, acheté :

<i>Bolingo ya mbongo</i> <i>E ko wumékala té</i> <i>Oyo ya motéma suka sé</i> [liwa] ¹⁴	L'amour d'argent ne dure [jamais] Celui du coeur dure [jusqu'à la mort]
---	--

Ce discours de dévalorisation de l'argent participe de toute une philosophie. La philosophie populaire valorise le *muntu* (l'être humain). L'être humain est pour elle la richesse suprême, qu'il faut préférer à toute autre chose. L'argent est *éloko* (rien) parce qu'il ne peut acheter l'amour, l'amitié, la fraternité, la paix, le bonheur, la mort ; parce qu'« il n'a jamais soulevé personne de son lit pour le transporter à l'hôpital » ¹⁵.

La dénégation du pouvoir de l'argent est en vérité purement imaginaire. L'argent est l'obsession du Brazzavillois. Pamélo Monk'a, une des grandes figures de la musique populaire, chante cette obsession avec une belle formule dans une composition à grand succès des années 1980.

<i>Si matili ya insi</i> <i>Vandiki mbongo</i> <i>Kasi baatu zégaka matiti</i> [nyonso]	Si les feuilles étaient [l'argent] Les hommes les auraient [coupées toutes]
--	--

¹² Tabu Ley et l'African Fiesta, années 1968-1970.

¹³ Lutumba et Le T.P. O.K. Jazz, années 1980.

¹⁴ Grand Kallé, années 1960.

¹⁵ Traduction d'une expression populaire en usage à Brazzaville.

C'est si vrai que l'argent est représenté comme une énigme, quelque chose aux origines mystérieuses :

<i>Mbongo é mbongo</i>	L'argent, l'argent
<i>O wuta wapi é mbongo ?</i>	D'où viens-tu ?
<i>Mama na yo wapi o</i>	Qui est ta mère ?
<i>[mbongo ?</i> ¹⁶	

L'argent occupe l'esprit du citadin du matin jusqu'au soir. Il faut le gagner, aller le chercher là où il est. *Mosala zoba ézali té* (il n'y a pas de sots métiers), l'argent est le seul critère décisif et il n'a pas d'odeur (*mbongo ka zéna n'suunga ko*).

La dévalorisation imaginaire de l'argent n'est en vérité que l'expression du dépit à l'égard de la ville. La ville est synonyme d'argent et inversement l'argent signifie la ville. Les milieux populaires - pauvres devrait-on dire - disent de la ville : *Oyo mboka té !* (Ce n'est pas un lieu où vivre !). Elle n'est pas pour eux *mboka moyindu*, village du noir, village paisible, moral, égalitaire, solidaire ; elle est *mboka mundélé*, village du blanc. La ville est une immense cité du mal (*mokili ya masumu*). Une cité à livrer à la géhenne, renchérit le chansonnier :

<i>Mokili oyo</i>	Ce monde
<i>Ébanda mokolo nini o ?</i>	Quand est-il né ?
<i>Mokili oyo</i>	Ce monde
<i>É kufa mokolo nini o ?</i> ¹⁷	Quand mourra-t-il ?

Comme la dévalorisation de l'argent, dont elle procède, celle de la ville est simulée et très ambivalente. Le Brazzavillois présente sa ville aux campagnards comme un immense lieu de plaisir. D'elle il dit toujours : *Béya biséngo* (Brazza-la-joie).

<i>Kilumbu ya ntété ti ya sabaala</i>	Du lundi au samedi
<i>Béto nyonso na bisalu</i>	Tous sommes au travail
<i>Kasi ntaangu ké kwiza</i>	Mais quand vient la nuit
<i>Ba ngaanda nyonso mé fuluka</i>	Tous les bars s'emplissent
<i>Lunzingu Iwa muntu kaka na</i>	A Brazzaville la vie c'est
<i>[koop na Brazza</i> ¹⁸	[le vin

¹⁶ Lutumba et l'O.K. Jazz, années 1980.

¹⁷ Pamélo Mounk'a, années 1980.

Les milieux populaires ne rêvent pas de voir leur ville périr sous des flammes. Ils rêvent d'une ville autre, d'une ville moins inégalitaire, plus humaine, à laquelle ils s'attachent comme le chansonnier à sa belle :

Ya ngai y
*Sé liwa mama*¹⁹

Toi et moi serons unis
Jusqu'à la mort

¹⁸ Ange Lineaud, 1985.

¹⁹ Soko Vangu et Les Bella-Bella, années 1970.